FRC 15114

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE,

Case FRC 16423

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, au Théatre Français, le 20 Février 1789; & à Versailles, devant LEURS MAJESTÉS, le 26 Mars suivant.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait Châteaux en Espagne ?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les Sages que les Fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux.
LA FONTAINE, *Fable de la Laitière & le Pot-au-lait.*

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni;
Et chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL.	*M. Vanhove.* / *M. Gerard.*
HENRIETTE, sa fille.	*Mad. Petit.*
M. DE FLORVILLE, son futur époux.	*M. Fleury.*
M. D'ORLANGE, l'Homme aux Châteaux.	*M. Molé.*
VICTOR, son Valet.	*M. Dugazon.* / *M. Dazincourt.*
JUSTINE, Femme de Chambre d'Henriette.	*Mlle Joly.*
FRANÇOIS, Valet de M. d'Orfeuil.	*M. de la Rochelle.*
OLIVIER, autre Laquais.	*M. Marchand.*

La Scène eſt au Château de M. d'Orfeuil, à quelques lieues de Moulins en Bourbonnais.

LES

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente, pendant toute la Pièce, une Salle du Château.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

MON père ne vient point.

JUSTINE.

Il ne tardera guères.
Il avait à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je ne ſais... Mais ces bois...
La nuit...

JUSTINE.

Bon! bon! Monſieur eſt ſuivi de François.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Et, dis-moi, que feraient deux hommes ſeuls ſans armes?
Mon père devrait bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, ſur-tout lorſqu'on l'attend,
Pour nous tranquilliſer ſur un point important.
Tenez, Mademoiſelle, en bonne conſcience,
La peur ſert de prétexte à votre impatience.
Pourquoi Monſieur eſt-il de la ſorte attendu?
C'eſt qu'au retour il doit parler du Prétendu;
C'eſt qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

On dirait que vraiment je ne penſe qu'à lui!

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre choſe aujourd'hui:

Sujet inépuiſable, &, depuis ſix ſemaines,
Encore neuf !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

C'eſt toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaiſir :
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le ſaiſir...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Hé bien ! je te l'avoue, oui, ma chère Juſtine,
Il me tarde de voir celui qu'on me deſtine.

JUSTINE.

Rien n'eſt plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai, ſur ce point, beaucoup de curioſité.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne ſe démente.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Sans doute, il ſera jeune & bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Noble dans ſon maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Tiens, Juſtine, déjà je le vois qui s'avance
D'un air reſpectueux, & pourtant plein d'aiſance :
Car il ſait allier la grace & la fierté,
Et ce qui frappe en lui ſur-tout, c'eſt la bonté.
N'attends point un époux libre & trop sûr de plaire,
Qui ſe prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, ſans me conſulter, vient ſigner le contrat ;
Mais un amant ſoumis, diſcret & délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle ſi je l'aime,
Et me veut obtenir ſeulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'eſprit ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Aſſurément.
Non pas de cet eſprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bluettes,
Et fait pour éblouir des ſots ou des coquettes ;
Mais un eſprit ſolide, auſſi juſte que fin,
Soutenu, délicat, &... de l'eſprit enfin.
Auſſi je le pourrais diſtinguer entre mille :
Sophie, en un clin-d'œil, reconnut ſon Emile.

JUSTINE.

Hai... vous peignez d'après vos Héros de Romans.
Ces Héros, j'en conviens, ſont aimables, charmans ;
Mais pas un n'exiſta, pas un n'eſt véritable.
Le vôtre n'eſt, je crois, ni vrai ; ni vraiſemblable.

Jamais on ne verra d'homme qui ſoit parfait,
Ni de femme non plus.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Qu'eſt-ce que cela fait ?
Laiſſe-moi l'eſpérance ; elle me rend heureuſe.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle eſt trop dangereuſe.
Votre époux, ſans cela, vous eût paru fort bien :
Vous l'attendez parfait ; il ne paraîtra rien.
Moi, je monte moins haut, afin de moins deſcendre ;
Et raiſonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un Valet ;
Un Valet qui ſera jeune, leſte, bien fait ;
Qui m'aimera d'abord, & me plaira de même ;
Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'eſt demander trop, ni demander trop peu.
Mais vous, Mademoiſelle, oh ! c'eſt une autre affaire.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras ſi c'eſt une chimère !

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond ſera votre futur :
Rabattez en d'avance un peu, c'eſt le plus sûr.

Mais quoi, j'entends du bruit : c'eſt Monſieur.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! Juſtine !

JUSTINE.

Le cœur bat, n'eſt-ce pas ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon ! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL *avec Lacroix.*

ME voici de retour ! bon ſoir, ma chère fille.
Qu'il eſt doux de revoir ſon château, ſa famille,
Tout ſon monde ! Ma foi, je ne ſuis bien qu'ici.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Votre abſence nous a paru bien longue auſſi.

JUSTINE, *malicieusement.*

Ah ! oui ; si vous saviez ce que c'est que l'attente !
Nous soupirions !...

Mademoiselle D'ORFEUIL, *vivement.*

Comment se porte donc ma tante ?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : elle m'a chargé de t'embrasser,
Ma fille ; & c'est par-là que je veux commencer.
(*Il l'embrasse*).
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.
J'ai, d'avance, arrangé tout avec mon Notaire.
Je te donne à présent la moitié de mon bien....

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Epargnez-moi, de grace, & changeons d'entretien.
Mon père,... avez-vous ?...

M. D'ORFEUIL.

Quoi ?

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles ?

M. D'ORFEUIL, *feignant de ne pas comprendre.*

Des nouvelles ? ah ! oui.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Vraiment ? Quelles sont-elles ?

M. D'ORFEUIL, *de même.*

Le Grand-Seigneur...

Mademoiselle D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit!

M. D'ORFEUIL.

Un Courier de Berlin nous arrive, & l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte;
Et nous ne connoissons qu'un pays sur la Carte;
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah! ah! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc!

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Mon père,... est-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre:
Dès demain, en ces lieux, Florville peut se rendre.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas: vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon!
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant... Mais non;

Il ſerait plus prudent de t'en faire un myſtère.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pourquoi ?

M. D'ORFEUIL.

C'eſt que jamais tu ne ſçauras te taire.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaiſe opinion !
Mon père, ſoyez sûr de ma diſcrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh ! mon Dieu ! nous ſavons ce que c'eſt qu'une fille:
Et Juſtine, d'ailleurs, qui babille, babille !

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à demi-voix.*

Pour Juſtine, on pourrait l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh ! non, je ſuis auſſi curieuſe que vous,
Et tout auſſi prudente, au moins, je vous proteſte:
Ainſi je prétends bien tout entendre, & je reſte.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien diſcret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le ſecret !...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La choſe eſt, voyez-vous, d'une importance extrême. Tenez.

(*Il tire une lettre de ſa poche, & lit*).

» Mon vieux ami... «

(*Il s'interrompt*).

Que ce titre m'eſt cher !
Auſſi notre amitié ne date pas d'hier :
Je le connus...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous ſuivions le fil... ?

M. D'ORFEUIL.

Ah ! oui.

(*Il continue de lire*).

» D'hier matin,
» Notre jeune homme eſt en chemin,
» Et de près il ſuivra ma lettre.
» Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un deſſein,
» Aſſez bizarre, au fond, s'il faut ne vous rien taire.
» De ſa future il déſire, entre nous,
» Obſerver à loiſir l'humeur, le caractère.
» Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous,

» En simple voyageur, avec l'air du mystère,
» Et non comme futur époux «.

JUSTINE.

Plaisante idée !

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Eh mais !... elle semble promettre...
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil ?...

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Ah ! j'ai tort, en effet.

M. D'ORFEUIL, *continue de lire.*

» Je suis loin d'approuver un semblable projet.
» Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire :
» Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
» Vous pourriez, sinon l'éconduire,
» Mon cher, au moins le négliger.
» Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
» Je suivrais mon neveu, si je me portais bien.
» Adieu. Derval «.

Plus bas, on lit par apostille :
» Gardez mieux mon secret que je ne fais le sien «.
(*A sa fille*).
Hé bien ! voilà le tour que Florville te joue !

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.

Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connaissent si peu !
Le projet de Florville annonce une belle ame ;
Et qui d'avance ainsi veut connaître sa femme,
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître ;
Tu ne peux que gagner à te faire connaître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle : hé bien, jouons le nôtre :
Paraissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourrait arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir ;
Mais sans faire semblant du tout de le connaître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'est Florville peut-être.

SCÈNE III.

Les mêmes, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *hors d'haleine.*

MONSIEUR, votre futur eſt arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.
Je t'avais défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon ;
Je l'oubliais. Enfin voici Monſieur Florville.

M. D'ORFEUIL.

Encore ! Mais ſonge bien à réformer ton ſtyle.

FRANÇOIS.

Lui-même, il ſe trahit. Tenez, il me parlait,
A moi, comme l'on parle à ſon propre Valet.

JUSTINE.

Et... ſon Valet,... eſt-il auſſi bien de figure ?

FRANÇOIS.

Eh ! mais il eſt fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir?
Florville va monter; il faut le recevoir.

(*A François*).

Qu'il vienne.

(*François sort*).

SCÈNE IV.

Mademoiselle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, *à sa fille qui paraît embarrassée.*

EH! mais, qu'as-tu?

Mademoiselle D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.

Hé bien, quoi?

Mademoiselle D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue....

Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! cela ne fait rien.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien !
Passer à la toilette une heure ; & je parie
Qu'au retour, tu seras une fois moins jolie.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, & m'y soumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un instant.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'AI quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout à l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.
(*M. d'Orfeuil sort.*)

SCÈNE VI.

JUSTINE, *seule.*

FORT bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle auſſi.
Ils viennent : à mon tour, je ſens le cœur me battre.
(*Elle regarde*).
A merveille. Ils ſont deux : ainſi nous ſerons quatre.

SCÈNE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE, *en bottes*, VICTOR.

JUSTINE.

MONSIEUR, pour un moment, Monſieur vient de ſortir.
Si vous le déſirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir ? point du tout. Ne dérangez perſonne ;
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah ! vous êtes trop bonne :
Moi,

Moi, j'attendrais long-temps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, *lui rendant sa révérence.*

Vous êtes bien poli, je ne puis m'arrêter.

(*Elle sort*).

SCÈNE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, *triomphant.*

HÉ bien ?

VICTOR.

Charmant accueil ! rencontre inespérée !
D'honneur !...

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paraît se perdre dans les cieux ;
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh ! mon Dieu ! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grace, à la réalité,
Monsieur ; elle a de quoi suffire, en vérité !
On ouvre... moi, j'étais tremblant comme la feuille.
Je m'avance ; on sourit, on s'empresse, on m'accueille :

Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de Monsieur l'on m'a même appelé:
J'entre enfin, & déjà tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le Maître de ces lieux est tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il était dur & fier, ils seraient insolens.
Tel Valet, tel Maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable;
Aussi, Monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel Maître, tel Valet. De ma réception
Je ne puis revenir; elle est particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh! mais, suis-je par-tout reçu d'autre manière?
Et quand on se présente....

VICTOR.

Ah ! vous voilà bien fier !
Mais hier....

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure; ici le hasard nous procure
Un asile ; & demain ?

M. D'ORLANGE.

Demain ? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit;
C'est fort bien ; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante & vagabonde ?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De Royaume en Royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais que vous reste-t-il enfin de vos voyages ?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir....

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,

Vingt solides emplois, & dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous balotte,
Pestant, grondant, sur-tout quand vous vous égarez,
Et par fois espérant, lorsque vous espérez.
Car vraiment je vous aime, & ne puis m'en défendre:
Je ris de vos projets, & j'aime à les entendre;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais:
Je puis bien me fâcher, mais vous quitter, jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un Serviteur fidèle;
Tu seras, quelque jour, bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, & n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle....

VICTOR.

Ah! oui, c'était un digne & galant homme,
Qui nous faisait passer tous les mois quelque somme.

Mais las ! depuis six mois, pas un petit billet :
J'aimais bien cependant ceux qu'il nous envoyait.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel préfage finiſtre !
Il me reſte, en tout cas, la faveur du Miniſtre.
Dans les Papiers publics j'ai reconnu ſon nom :
De mon père, au Collége, il était compagnon ;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa Lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une Lettre qu'il ſigne,
Et pour la forme....

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup...

VICTOR.

Quatre mots ſeulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui diſent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connaiſſance.
J'ai, ſans trop me flatter, un nom, de la naiſſance :
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le Droit public je ſuis aſſez inſtruit.
Demain, je pars, je vais d'une traite à Verſaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.

D'abord chez le Miniſtre, en courier, je deſcens ;
Et, ſans lui prodiguer un inſipide encens,
Moi, je lui dis : » Monſieur, vous trouverez peut-être
» Mon entrée un peu leſte : elle me fait connaître :
» Tel, à vos yeux, d'Orlange en ce jour vient s'offrir,
» Tel, & plus prompt encor, vous le verrez courir,
» S'il pouvait être utile à ſon Prince, à la France «.
Cet air d'empreſſement, & ſur-tout d'aſſurance,
Le frappe : nous cauſons ; il m'obſerve avec ſoin,
Et je l'entends qui dit : » Ce jeune homme ira loin «.
Dans la journée, il vaque un honorable poſte :
Mille gens l'attendaient ; & moi, qui viens en poſte,
Tout botté, je l'emporte ; & voilà mon début.
Ce n'eſt qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis, de grade en grade,
Tout naturellement, aller à l'Ambaſſade....
Que ſais-je, enfin ?.... je puis être.... Miniſtre, un jour,
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, *perſuadé par degrés.*

Ah ! vous n'oublîrez pas, j'eſpère, mon bon Maître,
Un pauvre Serviteur....

M. D'ORLANGE.

Non ; tu dois me connaître.
Sois tranquille ; toujours tu ſeras mon ami :
Tu ſeras d'un Miniſtre un jour le Favori.

VICTOR.

Eſt-il poſſible ?

M. D'ORLANGE, *gravement.*

Mais ſoyez modeſte & ſage,
Et de votre crédit ſachez régler l'uſage.

Victor ! de mes faveurs vous n'êtes le canal
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, *humblement.*

Ah ! croyez que jamais ce ne ſera ma faute,
Si, par haſard....

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre Hôte.
Il me prend par la main, me conduit au ſallon,
Me préſente lui-même à ces Dames....

VICTOR.

Ah ! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies.
Et ces Dames, Monſieur, à coup sûr ſont jolies ?

M. D'ORLANGE.

Oh ! oui. La Demoiſelle, ou je ſuis bien trompé,
Eſt charmante, & d'honneur ! j'en ſuis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, & la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor : j'en ai pour plus d'un ſoir.
A table, entr'elles deux on m'invite à m'aſſeoir.
Je dévore. Au deſſert, la Demoiſelle chante :
Quel goût délicieux ! & quelle voix touchante !

On me mène en un grand & bel appartement :
Je suis las ; je m'endors délicieusement.
La jeune Demoiselle a moins dormi peut-être.
On déjeûne. Victor vient avertir son Maître.
Je me lève.... L'on veut en vain me retenir :
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, *hors de lui.*

Restons, Monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX.

Les mêmes, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

JE rentre en ce moment : daignez me pardonner, Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

Vous ?

(*à Victor.*)

Mon ami, quelqu'un va vous faire connaître
L'appartement que doit occuper votre Maître ;

Croyez d'ailleurs qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... Monsieur, rien ne manque déjà.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête:
Le jour où l'on s'égare, est un vrai jour de fête.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

EN ce château, Monsieur, soyez le bien venu.
J'espère, quand de vous je serai mieux connu....

M. D'ORLANGE.

Je vous connais si bien, que je vous ferai grace
De ces remercîmens, dont un autre, en ma place....

M. D'ORFEUIL.

Des remercîmens? bon!... il ne m'en est point dû;
Et dans votre alentour, si je m'étais perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route ?
(*A part.*)
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraiſemblablement conduiſait à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'aſſez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choiſis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, & celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en fais bien bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout eſt heureux pour moi... juſqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORLANGE.

Ah ! fort bien.
(*A part.*)
J'attendais les voleurs.

M. D'ORFEUIL.

Je vois.... je ne vois rien;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs.

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,
Et mon Valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron !

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors ?

M. D'ORLANGE.

J'étais ſeul contre dix.
Je pris pourtant un ton très-ferme, & je leur dis :
» Meſſieurs, que me veut-on ? ma bourſe ? on peut la prendre.
» S'agit-il de mes jours ? je ſçaurai les défendre «.
Je tire alors ma bourſe, & je la jette en l'air ;
Et bientôt je ſaiſis mes armes...

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Leur en impoſe à tous. Un moment ils ſe taiſent.
L'un d'eux enfin me dit : » Les braves gens nous plaiſent.
» L'argent, nous le gardons : nous en avons beſoin ;
» Mais attaquer vos jours, nous en ſommes bien loin.
» Venez, nous vous ſervons & de guide & d'eſcorte «.
Ils m'ont tenu parole, & juſqu'à votre porte

Ils m'ont ſuivi. Voilà ce qui m'eſt arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Le récit eſt piquant.

(*A part*).

On ne peut mieux trouvé.

(*Haut*).

Monſieur, vous m'avez l'air d'un digne & galant homme;
Et... de grace, peut-on ſavoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monſieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaiſir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez
Si je ſuis indiſcret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une ſeule, Monſieur; c'eſt toute ma famille,
Ma ſeule joie; auſſi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle eſt ſenſible, aimante.
Ce ſera, je l'eſpère, une femme charmante.

Il ne m'appartient pas, Monsieur, de la louer:
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

Je voudrais que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je sçaurai me résoudre à cette perte affreuse;
Je m'en consolerai, si ma fille est heureuse,
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi, vous en doûtez?
J'en répondrais pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D'ORLANGE.

Assurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connaître:
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paraître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement;

Car vous êtes chez vous, Monſieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE.

Monſieur ! les Anciens, dont on vante l'hiſtoire,
Rempliſſaient les devoirs de l'hoſpitalité
Avec moins de franchiſe & moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile:
A tous les Voyageurs ici j'offre un aſile
De bon cœur : après tout, rien n'eſt plus naturel.
Parmi ces Voyageurs,... il s'en préſente... tel
Qui, de tout le paſſé, me paye avec uſure.
Etabliſſez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

Volontiers.

(*A part*).

Cet homme eſt aimable tout-à-fait.

M. D'ORFEUIL.

De mon gendre je ſuis déjà très-ſatisfait.

(*Ils ſortent enſemble*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

MAIS je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi, tous les Etrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle ?

JUSTINE.

Oh, non. Ils ne le sont pas tous.
Tous ne sont pas, Monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable ! oh, moi, je suis bon enfant ; mais du reste,
Je ne me pique point.....

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part ; c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un, vraiment, qui serait attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu !

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir ſi vîte !

JUSTINE.

Bon !

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un ſouper & le gîte.
Nous les trouvons, ſans doute, excellens; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être auſſi que non.

VICTOR.

Comment cela ?

JUSTINE.

Que ſais-je ?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête Monſieur ; & jamais nulle part
Il ne reſte deux jours : dès le matin il part.
Vous ne connaiſſez pas, je le vois bien, mon Maître.

JUSTINE.

Il eſt pourtant, je penſe, aiſé de le connaître.
C'eſt donc un Voyageur ?

VICTOR.

C'eſt un vrai Juif errant.
Il court toujours le monde ; & le monde eſt bien grand.

Il

Il aime à voyager, & moi j'aime à le suivre :
Dès l'enfance, avec lui j'ai coutume de vivre :
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté ;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, *vivement.*

Vous êtes marié ?

VICTOR.

Non vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, *à part.*

Tant mieux ; j'avais bien peur.

VICTOR.

Je disais seulement
Que j'étais fait pour l'être : aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt ?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre Maître n'est point marié ?

VICTOR.

Pas encore.

Et de long-temps, je penſe, il ne ſe marira.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par-là.

VICTOR.

Vous croyez ?

JUSTINE.

Au revoir ; j'apperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de Monſieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il ſe dépêche donc : allez, dites-le lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voye aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il ferait mieux d'éviter l'entrevue ;
Et, pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

(*Il ſort*).

JUSTINE, *le ſuivant des yeux.*

Il n'eſt pas mal.

SCÈNE II.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

QUEL eſt celui qui te parlait ?

JUSTINE.

C'eſt mon futur, à moi.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

J'entends. C'eſt le Valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le Maître.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ce Maître, en vérité, tarde bien à paraître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *vivement.*

Il était comme il faut.
Qu'il ſe pare un peu moins, & qu'il vienne plus tôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvait tantôt vous dire même chose.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Justine...

JUSTINE.

Hé bien?

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Je n'ose
T'interroger... Enfin comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune & d'aimable figure.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Pour le reste déjà c'est un heureux augure,
Justine, conviens en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle; il plaît dès le premier abord:
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées...

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah! doucement. Ce n'est qu'un indice léger:
Mais par vous même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, *a ôté ſes bottes.*

VOICI, Mademoiſelle, une heureuſe diſgrace.
A la nuit, au haſard, je dois bien rendre grace.
De détours en détours m'amener juſqu'ici;
C'eſt conduire fort bien que d'égarer ainſi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, cet accident chez moi n'eſt point très-rare:
Je l'avouerai, ſouvent cela m'eſt arrivé:
Preſque toujours auſſi je m'en ſuis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne ſais les chemins ni la Carte;
Mais je marche au haſard. Si la nuit me ſurprend,
Si je m'égare, hé bien, je ſuis, en m'égarant,

Sûr de voir, tôt ou tard, de loin une lumière.
Tantôt c'eſt un château, tantôt une chaumière.
Hier, je fus reçu par un bon Payſan,
A qui, par parenthèſe, avant qu'il ſoit un an,
Je prétends bien cauſer une douce ſurpriſe.
Ici, je trouve encore, avec même franchiſe,
Plus de goût, plus de grace; & j'admire, d'honneur...!

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, Monſieur?

M. D'ORLANGE.

Ah! beaucoup. Eſt-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de ſon envie?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais... on ſe fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, en vérité,
De ſe fixer ici l'on ſerait bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, & ſur-tout un accueil plus aimable?
Mais je ne puis long-temps m'arrêter nulle part.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous arrivez, déjà vous parlez de départ!

M. d'Orlange.

N'en parlons point ce ſoir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

Justine.

Bon! demain, vous ſerez las encore.
Mais de la ſorte enfin ſi toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marirez.

M. d'Orlange.

On ne voyage pas toujours.

Justine.

Oh! non, ſans doute.
Un beau jour, par haſard, on trouve ſur ſa route...
Tel objet qui vous.... plaît, qui ſait vous engager;
Et l'on ne ſonge plus alors à voyager.

M. d'Orlange.

Peut-être bien qu'un jour ce ſera mon hiſtoire.
Cependant je ſerais par fois tenté de croire
Que je ne ſuis point fait pour être marié.

Mademoiſelle d'Orfeuil.

Pourquoi, Monſieur?

M. d'Orlange.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je ſuis ennemi de la gêne,
Et l'hymen le plus doux eſt toujours une chaîne.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, & n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Mais en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes;
Je le vois; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort je sens que je suis incapable,
Et je pourrais, par jour, être souvent coupable.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Il faudrait bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Par fois, pendant un mois, je puis me promener.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Il faudrait bien encor pardonner cette absence :
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh ! je l'en préviendrais;
Car si j'étais au point d'épouser, je voudrais

Connaître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Ouidà !

M. D'ORLANGE.

Je lui dirais : » Tenez, Mademoiſelle...
Mais quoi, je vous ennuie.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît;
Je prends à vos diſcours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(*A part*).
Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

» Je n'aimerai que vous, vous le croirez ſans peine,
» (Dirais-je à ma future)...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oh ! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

» Mais je ſuis né galant, tel même, j'en convien,
» Que l'on pourrait par fois me croire un peu volage.
» Toute femme jolie a droit à mon hommage :
» Trop heureux de lui plaire en tout temps, en tous lieux !
» Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux;
» Et je croirai pouvoir, ſans inſpirer de doutes,
» Préférer une femme, & vouloir plaire à toutes «.

JUSTINE.

C'eſt tout ſimple. Sans doute auſſi, de ſon côté,
Monſieur lui laiſſerait la même liberté;
Verrait avec plaiſir, même après l'hymenée,
De mille adorateurs ſa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup-d'œil,
Et faire à tout le monde un careſſant accueil;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Par-tout aller ſans lui, puiſqu'il irait ſans elle;
Et, comme vous diſiez, fidèle à ſon époux,
Le préférer d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh mais...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudrait permettre.

M. D'ORLANGE.

C'eſt ce qu'en vérité je n'oſerais promettre.
Vous faites un portrait qui n'eſt pas ſéduiſant.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Raſſurez-vous, Monſieur. Juſtine, en s'amuſant,
A peint une coquette, & non... votre future.

JUSTINE.

Quoi! feriez-vous, Monſieur, jaloux par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pourtant il faudrait, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux,

Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Auſſi je le ſens bien dans le fond de mon ame;
Je ſuis fait pour l'amour, mais très-peu pour l'hymen.

JUSTINE, *à part.*

De bonne foi, du moins, il fait ſon examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je penſe; excuſez ma franchiſe.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Moi, je vous en ſais gré, s'il faut que je le diſe.
En de tels ſentimens j'ai regret de vous voir;
Mais je ſuis très-charmée, au fond, de le ſavoir.

M. D'ORLANGE.

Laiſſons donc là l'hymen, & parlons d'autre choſe:
Auſſi bien ce ſerait s'inquiéter ſans cauſe.

SCÈNE IV.

Les mêmes, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin à part.*

HAI... mon gendre n'a point un air embarrassé. (*Haut*).
Hé bien, mon cher Monsieur, êtes-vous délassé ?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu Mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourrait ne pas apprécier
Son charmant entretien, & la grace qui brille...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, Monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Ah ! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, & j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure ?

J'aime les voyageurs. Ils content volontiers ;
Et moi, j'écouterais pendant des jours entiers.
Je prends, le plus souvent, leurs récits pour des fables ;
Car ils ont toujours vu des choſes incroyables.
Etes-vous voyageur, dans la force du mot ?

M. D'ORLANGE.

A quelque choſe près.

JUSTINE, *à part.*

Florville n'eſt point ſot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, Monſieur, quelque étonnante hiſtoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter ? vous ne voulez rien croire, Monſieur.

M. D'ORFEUIL.

Il eſt bien vrai que je ſuis prévenu ;
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, Monſieur, êtes-vous ?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence ? Voyez ! je ne l'aurais pas cru :
Vous n'avez point d'accent.

M. D'ORLANGE.

C'eſt que j'ai tant couru !

En voyageant, l'accent diminue & s'efface.

JUSTINE, *bas à sa Maîtresse.*

Il ment fort bien.

Mademoiselle D'ORFEUIL, *bas à Justine.*

Avec trop d'aisance & de grace.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays ?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déjà parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe ?

JUSTINE, *à part.*

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous ?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux & les occasions,
Par eau comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la Nature.

JUSTINE.

Monſieur ſemble, en effet, curieux d'obſerver.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver.
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monſieur : de queſtions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De queſtions, Monſieur ? Ma foi je mangerai,
Je le ſens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grace juſqu'au deſſert.

M. D'ORFEUIL.

Soit. Auſſi bien j'eſpère
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Eſpérance bien chère !
J'aurais trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avais, du moins, l'eſpoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte aſſurément. Auſſi bien, quand j'y penſe,
C'eſt le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, quand il faudrait se détourner un peu,
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmans je reviendrai sans doute;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle?

M. D'ORLANGE.

Eh oui, Monsieur! votre réception
Me touche, me pénètre; elle est & noble & franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait;
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage serait le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors vous accompagnerait.

Mademoiselle

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Par-tout, avec plaiſir j'accompagne mon père :
Cette partie aurait ſur-tout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites-là me charme en vérité,
Mademoiſelle; moi, j'ai toujours ſouhaité,
Lorſque je me mettais pour long-temps en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne.
On part un beau matin, ſuivi d'un Ecuyer.
Elle eſt en Amazone, ou bien en Cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle.
L'air eſt plus doux, plus pur, la Nature plus belle.
On s'arrête, on ſourit, on ſe montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle, enfin on le voit mieux.
Eſt-on las ? on deſcend au bord d'une fontaine ;
Et dans ce doux repos on oublîrait ſans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le ſoir, toujours *incognito ;*
Car c'eſt là ma manière, & je hais en voyage
Tout appareil, tout faſte & tout vain étalage.
De l'Europe, du Monde on fait ainſi le tour,
Tout en ſe promenant. Quel plaiſir, au retour,
Quand le ſoir, près du feu, on ſe rappelle enſemble
Ce qu'on a vu tel jour, en tel endroit ! Il ſemble
Qu'on le revoie encore en ſe le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même en écoutant ;

Et vos rians tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons, en effet, au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel !

M. D'ORFEUIL.

Oui. Vous avez, sans doute, une terre fort belle ?

M. D'ORLANGE, *embarrassé.*

J'ai, très-jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'était un bel endroit ! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et, dites-moi, la mer est-elle loin ?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup-d'œil superbe ?

M. D'ORLANGE.

Oh ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie !

M. D'ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien, c'eſt un plaiſir qu'avant peu vous aurez;
Et même en pleine mer vous vous promenerez.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais... j'aurais peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle faibleſſe extrême !
Eh ! craint-on quelque choſe auprès de ce qu'on aime ?...
(*Il ſe reprend*).
Près d'un père ?

M. D'ORFEUIL.

Monſieur, il eſt temps de ſouper,
Et de ce ſoin preſſant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, Monſieur... Monſieur d'Orlange ?

JUSTINE, *à part.*

Le futur a joué ſon rôle comme un Ange.

M. D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

(*A sa fille*).

Venez. Ma fille, & toi, viens-tu ?

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Dans le moment,
Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL.

(*Bas à sa fille*).
Allons. Il est charmant.
(*Il emmène d'Orlange*).

SCÈNE V.

Mademoiselle D'ORFEUIL, JUSTINE.

(*Elles se regardent quelque temps*).

JUSTINE.

HÉ bien, Mademoiselle?

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Ah ! ma chère Justine !

JUSTINE.

Plaît-il ?

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur !

JUSTINE.

Le voilà.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit ?

JUSTINE.

Qui ? moi, Mademoiſelle. Oui, je vous l'ai prédit.
Auprès de ce Héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'eſt qu'un homme ordinaire.
En un mot, le premier a fait tort au ſecond.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! quelle différence !

JUSTINE.

Ecoutez donc : au fond,
Vous auriez pu décheoir encore davantage ;
Car, après tout, celui qui vous reſte en partage
Eſt aimable...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! ce mot eſt bien vague à préſent.
De ſéduiſans dehors, un babil amuſant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable ;
Et Florville, à mes yeux, ſerait fort agréable,

Si Florville, pour moi, n'était qu'un étranger :
Mais c'eſt comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans ſon époux, Juſtine, on a bien droit d'attendre
Un eſprit droit, ſolide, un cœur ſenſible & tendre ;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh ! tout ſon entretien.
Quelle légéreté !

JUSTINE.

C'était un badinage.
Il fallait bien ainſi jouer ſon perſonnage.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours ;
Et je le juge, moi, par ſes propres diſcours,
Comme lui, vains, légers, inconſéquens, frivoles.
Tiens, il s'eſt peint lui-même, en fort peu de paroles,
Amant fort agréable, & très-mauvais époux.

JUSTINE.

C'eſt le juger, je penſe, un peu vîte, entre nous.
Il ſe peut bien qu'ici vous vous ſoyiez trompée.
D'un beau portrait votre ame était préoccupée.
Attendez donc du moins un ſecond entretien,
Et vous verrez alors...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI.

Les mêmes, FRANÇOIS.

JUSTINE.

QU'EST-CE?

FRANÇOIS, *à Juſtine.*

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un aſile.

JUSTINE.

Comment?...

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'eſt perdu tout de bon.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Et vous ne ſavez pas qui ce peut être?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiſelle; il eſt tout-à fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais, en vérité, la rencontre eſt unique.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Va-t-il monter ?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père ?

FRANÇOIS.

Pas encor.
J'y courais ; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Ecoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon père de ce pas,
Et je l'avertirai ; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.

(*Elle sort*).

SCÈNE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

EN jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici.

(*Elle le regarde*).

Il n'eſt pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils ſont fort bien tous deux, & celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre eſt notre futur. Adieu.

(*Elle ſort*).

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS, un Laquais, *qui ſort après l'avoir introduit.*

FRANÇOIS.

DANS ce ſallon

Voulez-vous bien, Monſieur, attendre un inſtant ?

M. DE FLORVILLE.

Bon;

J'attends : vous avez l'air d'un ſerviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à ſervir avec zèle.
De tout le monde ici mon Maître eſt adoré.
Je ſuis né près de lui : près de lui je mourrai ;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui ? Votre Maître... a-t-il des enfans ?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable ?

FRANÇOIS.

Oh oui. Par-tout on vante ſa beauté.
Un pauvre ſerviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt : cela me déſeſpère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier ?

FRANÇOIS.

Hélas ! Monſieur ſon père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'eſt que ſon futur époux ?

FRANÇOIS.

C'eſt un fort galant homme, & d'un mérite rare,
A ce que dit Monſieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre ?

FRANÇOIS.

Oui, ſingulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Eſt-il aimé ?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas; mais, ſans être informé
De ſes ſecrets, je crois qu'une honnête perſonne
Aime d'avance aſſez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(*Il ſort*).

SCÈNE IX.

M. DE FLORVILLE, *ſeul.*

JE ſuis content de ce court entretien;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un Valet dit du bien de ſon Maître:
Celui-ci pour Florville eſt loin de me connaître.
Sachons adroitement cacher notre ſecret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.

Jusqu'ici mon hymen s'était traité par lettre;
Et si j'avais voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur, quelconque, eût signé le contrat.
Moi, je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, & voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe: si je suis content, je me déclare:
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage!

SCÈNE X.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part de loin.*

OU donc est-il? je suis curieux de le voir.
(*Haut*).
Ah! bon. C'est moi, Monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au Maître?..

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois Monsieur son fils peut-être?...

M. D'ORLANGE.

Je ne ſuis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon.
Monſieur eſt, je le vois, ami de la maiſon?

M. D'ORLANGE.

Moi? point du tout: bientôt je le ſerai, ſans doute.
Je ſuis un voyageur, égaré de ſa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, ſans doute, ainſi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monſieur!...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous préſenter ici.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quel eſt ce zèle extrême?

M. D'ORLANGE.

Nous ſommes bien tombés, Monſieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui?

M. D'ORLANGE.

Notre hôte eſt d'un cœur! ſur-tout d'une gaîté!

Sur ma foi, vous ſerez ravi de le connaître.

M. DE FLORVILLE.

C'eſt aſſez, en un ſoir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connaiſſez pas le Maître de ces lieux;
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous ſemblez le connaître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui? moi? j'arrive auſſi. Compagnons d'infortune,
La conſolation à tous deux eſt commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi vous plairez dès le premier coup-d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet eſpoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune perſonne!
C'eſt ſa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, eſt encor ſa moindre qualité.
C'eſt un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'eſt dans tous ſes diſcours une grace touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois, en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur! je ne ſais pas comment cela s'eſt fait.
De mon premier abord elle a paru charmée:
Par degrés... que dirai je? elle s'eſt animée;
Elle a beaucoup d'eſprit, de ſenſibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté.
Quand on ſent que l'on plaît, on en eſt plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui ſerait agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez, ce ſoir, pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Mon Dieu, oui.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Tout ceci cache-t-il un myſtère?
(*Haut*).
Et... comptez-vous, Monſieur, ſuivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrais. Mais quoi ? je ne puis : dès demain,
Il faudra vers Paris poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain ?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raison très-forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, Monsieur ?

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je puis mentir.
(*Haut*).
Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble ?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

O le charmant voyage !
Il nous paraîtra court, celui-là, je le gage;

Henriette

Henriette fera les frais de l'entretien.
Henriette eſt le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah ! fort bien.

(*A part*).
Ce Monſieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuſe aventure !
Je ſens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier.
Mais quoi, les voyageurs font bientôt connaiſſance.
Quoique notre amitié ne ſoit qu'à ſa naiſſance,
Je ſens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! Monſieur !...

M. D'ORLANGE.

C'eſt au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouillerait point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez ?

M. D'ORLANGE.

J'en ſuis ſûr. Ce ſerait bien dommage :
Mais ſi la même Belle obtenait notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé; l'autre, quoiqu'à regret,
Céderait, ſans murmure, & ſe retirerait.

M. DE FLORVILLE.

L'effort ſerait cruel pour une ame ſenſible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, Monſieur, il n'eſt rien d'impoſſible.
D'ailleurs, aimons enſemble où nous verrons deux ſœurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais ſi je ſoupirais pour une fille unique,
Et que vous ſurvinſſiez...

M. D'ORLANGE.

Bon ! bon ! terreur panique !

M. DE FLORVILLE.

Je le ſuppoſe.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'eſt un point convenu,
Monſieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, ſi j'aimais Henriette,
Vous ſeriez confident de ma flamme ſecrette;
Et moi, je vous rendrais même ſervice ailleurs.

SCÈNE XI.

Les mêmes, OLIVIER.

OLIVIER.

VOULEZ-VOUS bien paſſer dans le ſallon, Meſſieurs ?

M. D'ORLANGE.

Pour ſouper ?

OLIVIER.

A l'inſtant.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Venez, je vous préſente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous ſuis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre eſt plaiſante.
En un ſoir, ce n'eſt pas être heureux à demi :
Je trouve un doux aſile, & je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Ma foi ! si j'y comprends un seul mot, que je meure !
Serais-je donc ici venu trop tard d'une heure ?

(*Ils sortent ensemble. Olivier les suit*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

JE n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe & m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette ? Ah ! rien n'eſt plus poſſible :
Peut-on la voir, l'entendre, & reſter inſenſible ?
Dès le premier abord, je ſens qu'elle m'a plu.
Grace, eſprit, elle a tout ; & peu s'en eſt fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclaraſſe. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant, s'il m'avait prévenu !

SCÈNE II.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monſieur ?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure ;
Elle paraît charmante.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! charmante !... Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaiſent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux & leur vaine parure :
Non, il n'eſt rien de tel que la ſimple Nature.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Monſieur aimerait donc ce paiſible ſéjour ?

M. DE FLORVILLE.

Je le préférerais à la Ville, à la Cour.

J'aime les prés, les bois, ſur-tout la ſolitude.
Là, ſans ambition & ſans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, & ſeul avec mon cœur,
Je ſens que, ſi j'avais une aimable compagne,
Je paſſerais ma vie au ſein de la campagne.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Dans vos ſouhaits, Monſieur, je retrouve mes goûts.
J'aime auſſi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui; mais expliquons-nous.
J'entends une retraite iſolée & profonde,
Et non celle où toujours le voiſinage abonde.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ce n'eſt pas celle-là que je veux dire auſſi,
Monſieur; & nous voyons très-peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE, *ſeul.*

Sans doute, je le crois, puiſque vous me le dites:
Mais, en un ſoir, voilà cependant deux viſites.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont ſurpris fort agréablement,
Mais que mon père & moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Eh quoi, Mademoiſelle,
Ce Monſieur... qui d'abord m'a montré tant de zèle,

N'eſt donc qu'un voyageur égaré ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainſi que vous, Monſieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paraît on ne peut plus aimable,
Mademoiſelle.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt d'une humeur agréable,
Et le premier coup-d'œil, en effet, eſt pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'eſt déjà beaucoup, & ſur-tout aujourd'hui...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaiſirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez ſi bien ! & moi, je vous écoute
En perſonne qui ſent tout ce que vous peignez.
Ces innocens plaiſirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les ſavoure ici : j'y vis très-ſolitaire.
Une autre trouverait cette retraite auſtère :
Hé bien, ma ſolitude a pour moi mille appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! je le crois. D'ailleurs, cela ne ſurprend pas

Vous vivez près d'un père & reſpectable & tendre :
Vous faites ſon bonheur.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les ſoins qu'il prit de moi dès mes plus jeunes ans :
Heureuſe de pouvoir, par mes ſoins complaiſans,
Ecarter loin de lui les ennuis, la triſteſſe,
Qui ſuivent & ſouvent précèdent la vieilleſſe !
Il aime la muſique : hé bien, chaque deſſert,
Monſieur, ſoir & matin, eſt ſuivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je ſuis de plus ſa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire :
Doux emploi ! tous nos ſoirs ſont bien vîte écoulés.

M. DE FLORVILLE, *très-vivement.*

(*En ſe reprenant*).
Ah ! je vous aiderai... ce ſoir, ſi vous voulez :
Cela vous fatigue.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! je vous ſuis obligée.
Quand mon père ſourit, je me ſens ſoulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiſelle, hé bien, je le dirai tout bas :
Car un autre en rirait ; mais vous n'en ririez pas.

J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule :
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisais sa partie, ensuite je lisais ;
Je l'écoutais sur-tout ; enfin, je l'amusais ;
Et moi, j'étais heureux, en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à la fois, m'est chère & douloureuse.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir !
Une mère ! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir ! Pourquoi, Mademoiselle ?
Ah ! gardez-vous-en bien : la cause en est trop belle ;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerais :
Qui connut vos plaisirs, doit sentir vos regrets.
J'éprouve, en ce moment, un charme inexprimable :
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas ! pourquoi faut-il que des momens si doux
S'échappent aussi vîte !

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah ! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie :
Mais peut-être, en ces lieux, n'ai-je que peu d'instans...
L'autre Etranger ici restera-t il long-temps,

Mademoiſelle ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh mais... je l'ignore ; mon père
Fera près de vous deux tous ſes efforts, j'eſpère ;
Et... nous reparlerions de l'emploi de nos ſoirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les ſoins & les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures conſacrées,
Nous paſſerions encor de bien douces ſoirées.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais voici l'Etranger.

M. DE FLORVILLE.

Il eſt toujours riant.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

(*A part*).
Oui... Ciel !

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Elle paraît émue en le voyant.

SCÈNE III.

Les mêmes, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi ? point du tout, d'honneur ! je puis être indiscret :
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gênerait.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Fort bien ! vous allez voir que c'est moi qui le gêne !

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Je suis un paresseux ; mais j'en porte la peine :
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement
Vous me sûtes, hier, prévenir.

M. D'ORLANGE.

D'un moment

Ma venue, en ces lieux, a devancé la vôtre.
Ah ! nous ſommes, Monſieur, bien heureux l'un & l'autre.
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai ?
Le portrait que j'ai fait vous paraît-il flatté ?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Meſſieurs, épargnez-moi, de grace,
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impoſe ſilence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de ſujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappa le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainſi, je rêvais donc à vous, Mademoiſelle.
Je vous voyais par-tout, au château, dans ce bois....
Et je vous voyais... telle enfin que je vous vois.
De cette viſion mon ame était charmée.
Mais, quoi ? je ſens mes yeux ſe remplir de fumée.
Je les ouvre : je vois quelque lueur briller :
J'entends même, de loin, la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit auſſi-tôt je m'élance,
Et je vais voir... par-tout règne un profond ſilence.

Un inſtinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet inſtinct eſt heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui; le feu, juſtement,
Avait pris, par malheur, près de Mademoiſelle,
Chez Juſtine.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah! bon Dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grace à mon zèle.
On eſt bien diſpenſé de politeſſe alors.
Je pouſſe votre porte; & redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déjà vous étiez éveillée;
D'une robe légère à la hâte habillée:
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuſe encor:
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais, quoi? déjà la flamme en barrait le paſſage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, *à Mademoiſelle d'Orfeuil.*

Mon manteau vous couvre le viſage,
Même aux dépens du mien: moi, je riſquais ſi peu!
Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,

Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt Monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père : il s'en était chargé ;
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille.
Monsieur portait le père, & je portais la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, Monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger & plus doux que le mien.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

En ce cas, qui jamais n'arrivera, j'espère,
C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh ! j'aurais eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, & vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut ; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'était qu'un rêve.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Mille graces, Monsieur, d'un si généreux soin :
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV.

Les mêmes, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin.*

MESSIEURS, vous paraiſſez en bonne intelligence.
Les voyageurs entre eux font bientôt connaiſſance.

M. D'ORLANGE.

C'eſt ce que je diſais.

M. DE FLORVILLE.

Et ſur-tout on la fait
Si vîte avec Monſieur !

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet,
J'ai vu que nos humeurs étaient bien aſſorties.

M. D'ORLANGE.

Monſieur !...

M. D'ORFEUIL.

Ah ! c'eſt qu'il eſt d'heureuſes ſympathies,
Hein ?... qu'en dis-tu, ma fille ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oui, ſans doute, il en eſt,
Mon père, je le ſens...

M. D'ORFEUIL.

Ta franchiſe me plaît.

M.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli perſonnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, Meſſieurs, mon petit apanage ?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, par-tout je me ſuis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeûné,
Des oiſeaux, des faiſans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monſieur ſera charmé de la faiſanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! vous l'avez vue ?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en ſors.

M. D'ORFEUIL, *à part.*

Il l'entend bien.
Il veut avec ſa femme avoir un entretien.
(*Haut*).
En ce cas, vous allez reſter avec ma fille.
(*A Florville*).
Vous, Monſieur, venez voir ma petite famille.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Monſieur la reverrait peut-être avec plaiſir.

M. D'ORLANGE.

Oh ! mon Dieu ! point du tout, je l'ai vue à loiſir.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point ; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh ! non, depuis une heure, au moins je me promène.

M. D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous preſſez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourrait la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non. Voilà le moment. Monſieur veut bien permettre : Venez, vous allez voir quelque choſe de beau.

M. DE FLORVILLE, *ſaluant Mademoiſelle d'Orfeuil.*

Il n'était pas beſoin de ſortir du château.

(*Il ſort avec M. d'Orfeuil*).

SCÈNE V.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la ſorte ?

M. D'ORLANGE.

J'ai ſi peu de momens à paſſer près de vous !
Et j'irai perdre, moi, des inſtans auſſi doux !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh ! mais, la fiction vous paraît familière,
Monſieur.

M. D'ORLANGE.

Ah ! pardonnez : ce ſera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci ;
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je croyais que Monſieur aimait la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord ; mais tel plaiſir eſt inſipide & fade

Près d'un plaiſir plus grand. Je l'aime, j'en convien;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grace,
Tel qu'un ſonge léger que le réveil efface :
Car je ſuis bien changé depuis hier.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Si-tôt ?
Je ne le croyais pas.

M. D'ORLANGE.

Ah ! ſouvent il ne faut
Qu'un inſtant, qu'un coup-d'œil. Une ſeule étincelle
Cauſe un grand incendie. Hier, Mademoiſelle,
J'étais un voyageur, diſtrait, toujours errant,
Qui jamais ne ſe fixe, & voit tout en courant.
Mais ce matin...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Hé bien ?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphoſe
Vient de ſe faire en moi ! Je ſuis... hélas ! je n'oſe
Dire ce que je ſuis. Si vous pouviez..!

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardon.
De deviner, Monſieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon ſecret eſt pourtant bien facile à comprendre.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

En ce cas, ce n'eſt pas à moi qu'il faut l'apprendre;
Et puiſque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le; juſque-là, je dois tout ignorer.

(*Elle ſort*).

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, *ſeul.*

Cette eſpèce d'aveu n'a point paru déplaire;
Du moins, elle n'a pas témoigné de colère.
Cependant, je ne ſuis qu'un ſimple voyageur.
Si j'en crois de ſon front la ſubite rougeur,
Et la mélancolie en ſes regards empreinte,
Du trait qui m'a bleſſé je la ſoupçonne atteinte:
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il eſt flatteur... Oui, mais... quand j'y ſonge pourtant,
Si ce nouvel amour, ſi ce doux hymenée
Bornaient, en ſon eſſor, ma haute deſtinée?
Car, à juger d'après ce qui m'eſt arrivé,
Aux grands évènemens je me crois réſervé.
Je puis me faire un nom, &, dans mon miniſtère,
Servir le Roi, l'Etat, pacifier la Terre.

De quelque emploi brillant je puis me voir charger ;
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choſes futures,
Les voyages ſur mer ſont remplis d'aventures.
J'ai lu... je ne ſais où, mais cela m'a frappé,
Qu'un voyageur obſcur, au naufrage échappé,
Lui douzième, aborda dans une iſle déſerte,
Et crut être d'abord à deux doigts de ſa perte ;
Puis, tel eſt le pouvoir de la néceſſité !
Tira bientôt parti de ſon adverſité ;
Puis reconnut les lieux, s'établit à la ronde,
Se trouva poſſeſſeur enfin d'un nouveau monde.

(*Ici Victor entre & écoute ſans être vu*).

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, *continuant ſans voir Victor.*

Fut élu Chef des ſiens, puis fut nommé leur Roi...
S'il allait m'arriver la même choſe à moi ?
Pourquoi non ? Robinſon fut bien Roi dans ſon iſle.
Roi, je ferais bâtir une petite ville ;
Car mon peuple, d'abord, ne ſerait pas nombreux :
J'aurais peu de ſujets, mais ils ſeraient heureux.
Je choiſirais ſur-tout un Miniſtre honnête homme.
Le choix eſt bientôt fait, quand le Public le nomme.

On célèbre en tous lieux & mon Miniſtre & moi :
J'entends crier par-tout : » Vive notre bon Roi « !
Le pauvre me bénit au fond de la campagne.
Reſte à m'aſſocier une aimable compagne.
Pour le bien de l'Etat, je dois me marier.
Voyons... Je puis choiſir dans l'Univers entier.
Mais ces Rois, mes voiſins, briguent mon alliance.
A leurs Ambaſſadeurs donnons donc audience.

VICTOR, *s'approchant & s'inclinant.*

Sire...

M. D'ORLANGE, *comme s'il était Roi.*

Que me veut-on ?

VICTOR.

On va prendre le thé,
Et chacun n'attend plus que Votre Majeſté.

M. D'ORLANGE.

Eh mais !... c'eſt toi, Victor. Malheureux ! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'eſt dommage. En rêvant, vous faites des merveilles.
Je ſuis un criminel : je vous ai détrôné ;
Pardon. Auſſi jamais s'eſt-on imaginé
Qu'on fût Roi ?

M. D'ORLANGE.

Chacun fait des châteaux en Eſpagne :
On en fait à la ville, ainſi qu'à la campagne ;

On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre payſan, ſur ſa bêche appuyé,
Peut ſe croire, un moment, Seigneur de ſon village.
Le vieillard, oubliant les glaces de ſon âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et ſourit... Son neveu ſourit de ſon côté,
En ſongeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme ſe croit Sultane favorite.
Un Commis eſt Miniſtre, un jeune Abbé, Prélat;
Le Prélat... Il n'eſt pas juſqu'au ſimple ſoldat,
Qui ne ſe ſoit un jour cru Maréchal de France;
Et le pauvre lui-même eſt riche en eſpérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Hé bien, chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'eſt quelque choſe encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels, c'eſt une utile trêve.
Nous en avons beſoin : nous ſommes aſſiégés
De maux dont à la fin nous ſerions ſurchargés,
Sans ce délire heureux qui ſe gliſſe en nos veines.
Flatteuſe illuſion ! doux oubli de nos peines !
O ! qui pourrait compter les heureux que tu fais ?
L'eſpoir & le ſommeil ſont de moindres bienfaits.
Délicieuſe erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet ſeulement l'eſpérance.
Le doux ſommeil ne fait que ſuſpendre nos maux;
Et tu mets à la place un plaiſir : en deux mots,

Quand je ſonge, je ſuis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le ſommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raiſon.
Un déjeûné pourtant ſerait bien de ſaiſon:
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'eſt pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... il raiſonne aſſez paſſablement.

(*Il ſort*).

SCÈNE VIII.

VICTOR, *ſeul.*

IL eſt fou... là... ſonger qu'on eſt Roi! ſeulement!
On peut bien quelquefois ſe flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'eſt pas certain: oh! non.
Mais la choſe eſt poſſible, & cela doit ſuffire.
Puis, en me le donnant, on s'eſt mis à ſourire,
Et l'on m'a dit: » Prenez, car c'eſt là le meilleur «.
Si je gagnais pourtant le gros lot; quel bonheur!
J'acheterais d'abord une ample ſeigneurie...
Non, plutôt une bonne & groſſe métairie,
Oh! oui, dans ce canton, j'aime ce pays-ci;
Et Juſtine, d'ailleurs, me plaît beaucoup auſſi.

J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service ?
Dans le commandement je ferai peu novice :
Mais je ne ferai point dur, insolent ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros Fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir ;
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup-d'œil charmant ; & puis, cela rapporte.
Quel plaisir, quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai, de loin, revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux & mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je ferai plus heureux que Monsieur sur son trône :
Je ferai riche, riche, & je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : » Voilà
» Ce bon Monsieur Victor «; cela me touchera.
Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause.
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose ;
(*Il cherche*).
Sur un billet... Je veux revoir ce cher... Eh mais...
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? serait-il bien possible ?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(*Il crie*).
Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, Monsieur ?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre ?...

VICTOR.

Ah ! Mademoiselle, excusez, je vous prie ;
Venez m'aider, de grace, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds ? expliquez-vous.

VICTOR.

Venez : je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, Madame la Fermière.

(*Ils sortent ensemble*).

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE *l'amène myſtérieuſement.*

Bon. Je puis donc ici vous parler ſans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur; car j'en ai grand beſoin.

M. D'ORFEUIL *ſourit.*

Quel eſt donc ce myſtère?

M. D'ORLANGE.

Ah! ſi vous pouviez lire
Dans ce cœur!...

M. D'ORFEUIL, *toujours de même.*

Vous avez quelque choſe à me dire;
Je le vois; mais ſaurai-je à la fin ce ſecret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'eſt aſſez long-temps avoir été diſcret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute; & puis pour vous je ſuis porté d'avance:
Et je vous ſçaurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Hé bien, puiſque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop ſu me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment ?

M. D'ORLANGE.

Elle eſt aimable, & moi je ſuis né tendre :
En un mot, je l'adore ; & ſi j'oſais prétendre
A ſa main, cet hymen ferait tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monſieur... aſſurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être :
Mais il eſt naturel de me faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'eſt connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'eſt aſſez.
Abrégeons un détail inutile : avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connais fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, Monsieur, que vous trouvez ma fille?...

M. D'ORLANGE.

Ah! Monsieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé;
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.
Ecoutez-moi : je vais voir la jeune personne;
Et j'espère bientôt nous voir tous trois d'accord :
Car si vous lui plaisez, vous me convenez fort.

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, Monsieur.

SCÈNE II.

M. D'ORLANGE, *seul.*

Mais comme tout s'arrange!
J'aime, je plais, j'épouse. O trop heureux d'Orlange!

Qui m'aurait dit hier, lorſque je m'égarais,
Qu'au Maître de ces lieux bientôt j'appartiendrais ?
Qu'en ce château, moi-même... il eſt un peu gothique :
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père eſt un brave homme, il entendra raiſon ;
Car je ſuis, à peu près, maître de la maiſon.
Ces grands appartemens ſont vraiment déteſtables.
Nos bons aïeux éraient des gens fort reſpectables ;
Mais ils ne ſavaient pas diſtribuer jadis.
Dans cette pièce, moi, je vous en ferai dix.
Paſſons dans le jardin ; car c'eſt-là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triſte charmille.
Quoi ? je fais tout ôter. Nous avons du terrein :
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt : ils ſont tous dans mon porte-feuille.
Entre mille ſentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en eſt un bien ſombre : on n'y voit rien du tout ;
Et l'on eſt étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on ? un Amour ? un vieux temple ?
Un Kioſque ? oh non, rien d'étonnant ; par exemple,
Un petit pavillon, au dehors tout uni,
Plus modeſte en dedans : le luxe en eſt banni.
On gâte la Nature, & moi, je la reſpecte.
Du pavillon, moi ſeul, je ferai l'Architecte :
Je ferai Jardinier auſſi ; je planterai
Des arbriſſeaux, des fleurs : je les arroſerai ;
Car j'aurai ſous ma main une ſource d'eau pure ;
Et tout autour de moi la plus belle verdure.
De ce lieu tout mortel eſt d'avance exilé.
Mon beau-père & ma femme en auront ſeuls la clé.

Là, je rêve, je lis ; tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, & marche à petit bruit :
Retenant son haleine, elle ouvre & s'introduit.
Ah ! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, Mademoiselle D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

LE ciel, Mademoiselle, a comblé tous mes vœux.
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Oui, Monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande ;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non, vraiment. Et ma noce ! oh ! d'ici je la vois.
Tous les préparatifs sont déjà dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête.

Repas

Repas champêtre & gai, des danſes, des chanſons,
Des enfans, des vieillards, les filles, les garçons;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentiſſe.
Le ſoir, ſpectacle, jeu, concert, feu d'artifice;
Que vous dirai-je enfin? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon Dieu! que tout cela ſera charmant à voir!
Hâtez donc, ma Maîtreſſe, une auſſi belle noce.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me ſemble, en eſt un peu précoce.
Le jour n'eſt pas ſi près.

M. D'ORLANGE.

Il n'eſt, je crois, pas loin.
(*Voyant arriver Florville*).
Je veux que mon ami, d'ailleurs, en ſoit témoin.

SCÈNE IV.

Les précédens, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, *qui a entendu le dernier vers.*

JE vous ſuis obligé.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire:
J'obéirai; c'eſt tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'eſt en dire aſſez.
(*Mademoiſelle d'Orfeuil ſort avec Juſtine*).

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher ! Cela s'entend, je crois ?

M. DE FLORVILLE.

Oh ! oui, rien n'eſt plus clair. Mais cette affaire-ci s'eſt menée un peu vîte.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille graces, Monſieur : je repars à l'inſtant.

M. D'ORLANGE.

Quoi ? vous partez ? ſur vous j'avais compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je ſuis on ne peut plus ſenſible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaiſir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'eſt pas poſſible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux: enfin, il se pouvait
Qu'Henriette déjà fût promise à quelqu'autre.
Qu'auriez-vous fait alors ?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre !
Je trouverais, d'honneur ! on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère :
Toute ruse est permise en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais plus que lui ?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurais été charmé de le connaître.

M. DE FLORVILLE, *faisant un geste.*

Et... si... ?

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival.

Je ne le tuerais point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête.
S'il vous tuait ?

M. D'ORLANGE.

Hé bien, si le Destin m'apprête
Une si belle mort, je m'en consolerai,
Monsieur, par deux beaux yeux heureux d'être pleuré !
Mais c'est mal-à-propos s'inquiéter, sans doute.
C'est mettre tout au pis ; car je veux qu'il m'en coute
Une blessure ou deux : je ne m'en plaindrai pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte ;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant !
Peut-être... le beau sèxe est si compatissant !
De sa main... pourquoi non ? jadis les Demoiselles
Soignaient les Chevaliers qui se battaient pour elles.
Mon Henriette est tendre ! oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse ;
Mais Bayard près de lui n'avait point sa maîtresse.
La mienne à mon chevet s'établira. Je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un Roman tendre elle fait la lecture ;
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma Lectrice s'arrête involontairement,

Pouſſe un ſoupir, ſur moi jette à la dérobée
Un regard !.. de ſes yeux une larme eſt tombée.
Ah ! ſi je ſuis malade, elle n'eſt guère mieux !
Et mon état, vraiment, eſt ſi délicieux,
Que je voudrais, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainſi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le paſſé.
Mais quoi ? ſi, par malheur, vous n'étiez pas bleſſé ?

M. D'ORLANGE.

Bon ! rien de tout ceci n'arrivera peut-être ;
Et ce futur époux eſt bien loin de paraître.
Mais de votre départ je ſuis très-affligé ;
Et vous m'êtes ſi cher !

M. DE FLORVILLE.

Je vous ſuis obligé.
Je vais prendre à l'inſtant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père ?

M. DE FLORVILLE.

Oui, Monſieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'eſpère,
Quelque part... dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne ſais...

M. D'ORLANGE.

Je ſerais enchanté de pouvoir

Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on eſtime ſur-tout, c'eſt s'obliger ſoi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monſieur...

M. D'ORLANGE.

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir beſoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai ſur vous des vues.
N'en dites mot. Adieu.

(*Il ſort*).

SCÈNE VI.

M. DE FLORVILLE, *ſeul.*

MAIS je tombe des nues!
Il épouſe, & je ſuis éconduit. Je le voi,
C'eſt que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrais, d'un ſeul mot, me faire reconnaître...
Mais non, elle aime l'autre; il eſt trop tard peut-être,
Et je l'affligerais, ſans être plus heureux.
Cet hymen cependant eût comblé tous mes vœux.

Le père me convient, & la jeune perſonne
Eſt charmante. Il eſt vrai qu'elle ſe paſſionne
Un peu vîte... Eh ! pourquoi me ſuis-je déguiſé ?
Pour ce Monſieur, vraiment le triomphe eſt aiſé.
Un autre, là-deſſus, lui chercherait querelle...
Mais pourquoi ? ſa mépriſe eſt aſſez naturelle.
Il arrive; on lui fait un gracieux accueil ;
Il aime, & croit avoir plu du premier coup-d'œil.
Laiſſons-lui ſon erreur : elle eſt trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Oui, puiſqu'excepté moi, tout le monde eſt content,
Ne dérangeons perſonne, & partons à l'inſtant.

SCÈNE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

VOULEZ-VOUS recevoir mes adieux ?

M. D'ORFEUIL.

Bon ! qu'entends-je ?
Vous partez ?

M. DE FLORVILLE.

A l'inſtant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel deſſein étrange !

Vous n'en avez rien dit à déjeûné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis,
Je me ſuis conſulté, Monſieur, & je ne puis
Trop tôt, je le ſens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! avant de partir, vous dînerez, ſans doute ?

M. DE FLORVILLE.

Mille graces : il faut que je parte à l'inſtant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiſcret, Monſieur, en inſiſtant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une choſe
Qui vous plairait.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une aſſez longue pauſe.
De m'amuſer, Monſieur, je n'ai point le loiſir,
Et ne pourrais d'autrui que troubler le plaiſir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, Mademoiſelle D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Croirais-tu bien, ma chère,
Que Monſieur veut partir ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *avec un peu de dépit.*

Apparemment, mon père,
Monſieur a des raiſons preſſantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir ſans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez paſſé ſeulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce ſoir...

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvait me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connaissez point les moulins, l'hermitage.

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressait le plus.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quelle froideur extrême !

Mademoiselle D'ORFEUIL, *à part.*

Ah ! quelle indifférence !

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander, du moins la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardon... je voyage si peu !
Je dis à ce pays un éternel adieu.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Ce matin même encore, il paraissait vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.
Croyez qu'en ce paisible & champêtre séjour,
J'aurais voulu, Monsieur, demeurer plus d'un jour.

Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

Mademoiselle D'ORFEUIL, *à part.*

Ni moi non plus. Combien un tel effort me coute !

M. DE FLORVILLE, *à part.*

La force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.
(*Haut*).
Pardonnez ; je m'oublie en ces touchans adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grace...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, jusqu'à votre voiture.

M. DE FLORVILLE.

Non, ne me suivez pas, Monsieur, je vous conjure.
Mille remercîmens de vos généreux soins.
Adieu, Mademoiselle ; & puissiez-vous, du moins,
Puissiez-vous dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur ! bonheur, hélas ! si rare !
Et que vous avez droit cependant d'espérer !

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer.
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déjà ? Mademoiselle est donc bien satisfaite ?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.
Adieu, Monsieur, adieu, pour la dernière fois.
(*Il sort*).

SCÈNE IX.

Mademoiselle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

CE jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne;
Mais il a l'humeur sombre; & ce n'est pas la mienne.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvait les cacher.
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'ame tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.

Quel air ouvert & franc ! comme il eſt toujours gai !
Quel aimable babil ! quelle grace !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt vrai
Qu'il a de l'enjouement, ſur-tout de la franchiſe.
Mais j'aurais ſouhaité, s'il faut que je le diſe,
Qu'il eût moins d'amour-propre & de légéreté,
Plus de réflexion, de ſenſibilité;
Tendre penchant qui ſied ſi bien aux belles ames !
En un mot, je voudrais...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, Meſdames !
Vous ſouhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu ſors ? Eh ! mais, demeure

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Permettez-moi; je vais revenir tout à l'heure.

(*Elle ſort*).

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

AH ! mon gendre, bon jour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnaient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre ame,
Vous pardonnez, Monsieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment ?

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'était sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE.

Eh mais... daignez permettre...
Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre,
De mon oncle.

M. D'ORFEUIL.

Eh oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi ? mon oncle vous écrit ?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle ! Allons donc ! Monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel ! que ma surprise est grande !
Est-il bien vrai ?

SCÈNE XI.

Les mêmes, VICTOR.

VICTOR, *à M. d'Orfeuil.*

MONSIEUR... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(*A M. d'Orlange en s'en allant*).
J'y vais. Oui, j'étais prévenu,
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

AH ! Victor !.. qu'eſt-ce donc qu'il veut dire ?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Hé bien ?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Se peut-il ? comment me ſaurait-il ici ?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'eſt pas le vôtre ;
Car vous ſaurez, Monſieur, qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre ? & pour qui ?

VICTOR.

Pour un futur époux ;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,

Qui

Qui repart à l'instant, & vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu ? je m'y perds. Répète donc, de grace...

VICTOR.

Oui, Monsieur ; un Valet m'apprend qu'un Prétendu,
Nommé Florville, était d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venait pour surprendre.
Vous parûtes. D'abord, on vous prit pour le gendre :
De-là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé.
Voilà pourquoi si-tôt vous vous crûtes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je comprends enfin... j'étais surpris aussi
De voir... Mais quoi, Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, Monsieur, je vous supplie ?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(*Il sort*).

VICTOR, *en s'en allant.*

Encor quelque folie.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORLANGE, *seul.*

VICTOR est donc parti : je crois qu'il l'atteindra ;
Et s'il l'atteint, sans doute, il le ramènera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice
Cruel, mais qu'après tout, il fallait que je fisse.
D'une mépriſe, moi, je ne puis abuſer.
Cet homme est le Futur ; c'est à lui d'épouſer.
Florville épouſera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, & c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais diſparaître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme Amant, car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route :
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits !
Ah ! l'accueil qui m'attend paîra tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des tranſports d'alégreſſe.
On vole à ma rencontre ; on accourt, on s'empreſſe,
Et le père, & le gendre, & les petits enfans.
Henriette me dit... que ces mots sont touchans !
» Mon ami, vous voyez la plus heureuſe mère !..
» Je vous dois mon bonheur, mes enfans & leur père «.

Serais-je plus heureux, si j'étais son époux ?
Quelqu'un vient : c'est le père ; allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre ?...
Vous rêvez, ce me semble ?

M. D'ORLANGE.

Oui, je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre ?
A cet oncle indiscret ?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu, pour vous ; c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser ; mais je ne puis m'en plaindre :
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre ?

M. D'ORLANGE.

Il avait ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.

Savez-vous bien, Monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime ?

M. D'ORLANGE.

Oui, le Gendre, en effet, pouvait vous échapper :
Mais, Monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper.

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos désirs & de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendrait de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère :
Je sens que l'Etranger nous était nécessaire;
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en fus fâché; mais quoi, je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce Monsieur gagnerait à se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je ſerais très-fâché, s'il ne revenait point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville eſt heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus : juſtement, la voici.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *à ſa fille.*

HÉ bien, voilà Florville, & tout eſt éclairci.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt vrai.

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Ah ! ſi l'effet répond à mon attente,

Je crois que vous n'aurez plus rien à désirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux; car vous avez, je pense,
A vous faire, en secret, plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Oui.

(*M. d'Orfeuil sort*).

SCÈNE IV.

Mademoiselle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part.*

DE mon rival servons les intérêts.

Mademoiselle D'ORFEUIL, *à part.*

C'en est fait, écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non: vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez: mais quoi,

Si je ne l'étais pas ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh mais, Monſieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes ſecrètes.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *vivement.*

Vos alarmes, Monſieur ? quel ſujet... ?

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas aſſez digne de vous.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeſte.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je me rends juſtice.
J'ai, car d'avance il faut que je vous avertiſſe,
Mille défauts, d'honneur ! pour un mari, s'entend.
Je me connais ; je ſuis vif, volage, inconſtant,
Et capricieux même, il faut que je le diſe.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchiſe.

M. D'ORLANGE.

C'eſt en me comparant avec l'autre Etranger,
Que je me ſuis trouvé vain, étourdi, léger...

Ce jeune homme eſt vraiment on ne peut plus aimable;
Qu'en dites-vous ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt tout-à-fait eſtimable.
(*A part*).
Voudrait-il m'éprouver ?

M. D'ORLANGE.

Eh ! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'obſervais tantôt.
Ses diſcours ſont remplis de raiſon, de juſteſſe;
Ils reſpirent la grace & la délicateſſe :
Je vous aſſure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous plaiſantez...

M. D'ORLANGE.

Moi ? non : je ſuis de bonne foi.
A vos charmans attraits j'ai cru le voir ſenſible.
Qui ne le ſerait pas ?... Et s'il était poſſible
Que lui-même, à ſon tour, il eût pu vous toucher;
Dites le : je ſuis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin ? à lui céder moi-même
Tous mes droits... ſi j'en ai.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Quelle nobleſſe extrême!
Mais, encore une fois, il n'eſt plus queſtion
De vain déguiſement, de ſuppoſition;

Et quant à l'Etranger dont vous parlez ſans ceſſe,
Cet éloge ſuppoſe un ſoupçon qui me bleſſe,
Monſieur, & qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah ! c'eſt vous qui bientôt me connaîtrez, je crois.

SCÈNE V.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR, *qui entre myſtérieuſement, & a l'air de vouloir parler en ſecret à ſon Maître.*

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

MAIS Victor ſemble avoir quelque choſe à vous dire.

M. D'ORLANGE *veut emmener Victor.*

Je vais...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Reſtez : c'eſt moi, Monſieur, qui me retire.

(*Elle ſort*).

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

HÉ bien ?

VICTOR.

Il va venir : il eſt à deux cents pas.
Il a pris ſon parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutais pas.
Et ma lettre... ?

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre...?
Mais qu'avez vous donc mis, Monſieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment ?

VICTOR.

C'eſt qu'en l'ouvrant il a d'abord pâli.
Puis il a pris un air... un air... là... très-poli,
Mais extraordinaire. » Oh ! oui, j'irai ſans doute,
» (A-t-il dit). Je comptais pourſuivre au loin ma route;
» Mais ceci me retient. Vîte (dit-il alors
» Au Poſtillon), retourne au château d'où tu ſors... «

Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

(*Victor sort*).

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

AH! vous voilà, Monsieur ! c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Oui, je vous connaissais assez pour m'en flatter.

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, Monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici ? la place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh ! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux :
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'était dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois ?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre, Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant. Lisez.

(*Il le lui remet*).

M. D'ORLANGE *lit.*

» Voulez-vous bien revenir à l'instant ?
» Ne demandez que moi ; j'ai deux mots à vous dire :
» Gardez qu'on ne vous voie «. Ah !...

(*Il rit*).

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire ?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La mépriſe est piquante, & rien n'est plus plaisant.
Attendez, je reviens.

(*Il sort*).

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

IL faut que je l'attende !
Il me rappelle; il veut qu'en ces lieux je me rende :
Je revole à l'inſtant, & Monſieur n'eſt pas prêt !...
Si, par malheur, ici Monſieur d'Orfeuil paraît ?...
Je crains, pour le Futur, ſa tendreſſe inquiète...
Hélas ! je crains ſur-tout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour ſoudain ?...
Je ſuis bien malheureux. J'ai des droits à ſa main :
J'arrive; mais je vois qu'un autre eſt aimé d'elle :
Je me tais, & je pars... Il faut qu'on me rappelle !
On vient... c'eſt elle. Ah ! ciel !

SCÈNE IX.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *de loin, ſans voir Florville.*

FLORVILLE, dans ces lieux,
(*Appercevant Florville*).
M'avait dit que quelqu'un me demandait. Ah ! Dieux !

(*Haut*).

C'eſt vous, Monſieur !

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous ſurprendre,
J'en conviens.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... aſſurément... j'ai peine à concevoir...
Je ne me flattais pas de jamais vous revoir.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on ſavoir quel ſujet vous ramène ?

M. DE FLORVILLE.

Quel ſujet ? c'eſt... pardon. Une affaire ſoudaine...
Cet autre Voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un inſtant, m'a donné rendez-vous.
Je me ſuis empreſſé de revenir.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occaſion profitera, j'eſpère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne ſais : votre père a reçu mes adieux.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je les avais reçus moi-même... Il ſerait mieux

De le revoir auſſi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paraître.
Ma viſite, à préſent, le troublerait peut-être.
Il eſt, je le préſume, occupé du Futur,
D'un hymen qui s'apprête.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oh ! cela n'eſt pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçait, ce ſemble, une union prochaine.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oui, j'étais ſur le point de ſerrer une chaîne
Qui me peſait d'avance ; & j'en aurais gémi.
Mon père, heureuſement, eſt mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père :
Il conſent, en un mot, que l'hymen ſe différe.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faiſais trop d'honneur :
Je le croyais aimé.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins je le ſoupçonne,
L'a prévenu...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimais perſonne,

Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE.

(*A part*).

Perſonne ? Ai-je bien entendu ?
Oh Dieu ! l'eſpoir enfin me ſerait-il rendu ?
(*Haut*).
Votre cœur ſerait libre encor, Mademoiſelle ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à part.*

Hélas !

M. DE FLORVILLE.

Si vous ſaviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher ! Heureux Florville !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh quoi ?
Vous enviez ſon ſort ?

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Ah ! je parle de moi.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

De vous, Monſieur ?

M. DE FLORVILLE.

Eh oui. La feinte eſt inutile.
Vous êtes libre encore, & moi, je ſuis Florville.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous, Florville ?

M.

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah ! daignez m'excuſer,
Si, pour obſerver mieux, j'ai pu me déguiſer.
Je vous aimai, ſans doute, à la première vue.
Pour un autre déjà je vous crois prévenue.
Dès-lors, ſacrifiant mes droits & mon amour,
Je pars. On me rappelle : ô trop heureux retour !
Un ſeul mot me raſſure, & je puis donc encore
Vous dire qui je ſuis, & que je vous adore.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Qu'entends-je ? eh quoi, c'eſt vous qui m'étiez deſtiné !
(*A part*).
Se peut-il ? Ah ! mon cœur l'avait bien deviné.
(*Haut*).
Je puis donc eſpérer (mon bonheur eſt extrême)
D'être enfin à celui que j'eſtime & que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étais aimé ? qu'entends-je ? & c'eſt l'autre Etranger
Qui me rappelle ici ? J'étais loin de ſonger...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh ! c'eſt lui-même auſſi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son ſort, en ce moment, empoiſonne ma joie.
Du déſeſpoir je paſſe au comble du bonheur ;
Et mon ami perd tout, en perdant ſon erreur.

SCÈNE X & dernière.

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, Mademoiselle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

AVAIS-JE donc, Monsieur, si mal choisi la place ?
Et faut-il dans le bois ?...

M. DE FLORVILLE.

Epargnez-moi, de grace :
Je sens assez, Monsieur, combien je suis ingrat.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Moi, je sens tout le prix d'un trait si délicat.
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime :
Vous en avez, Monsieur, de vrais à mon estime.
(*A son père*).
Vous savez notre erreur, mon père ?

M. D'ORFEUIL.

Oui. Voilà donc
Monsieur Florville : enfin, on le connaît !

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. d'Orfeuil.

Mais si ma fille, grace à ce dessein étrange,
S'était trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthèse, il s'en est peu fallu,
C'eût été votre faute, & vous l'auriez voulu.

M. de Florville.

Aussi, je m'en allais, sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous ?

Mademoiselle d'Orfeuil.

Eh ! oui, je vous pardonne ;
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. de Florville.

Non, croyez que jamais...

Mademoiselle d'Orfeuil.

Eh ! discours superflus !
Je vous crois sans peine.

M. de Florville.

Ah ! que je dois rendre grace
A l'ami généreux qui fit suivre ma trace !

M. d'Orlange.

Moi ? j'ai fait mon devoir. Ah ! respirons... l'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang ;

Et ce bien-là n'eſt pas un bien imaginaire ;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en eſt fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous diſe un bon deſſein que j'ai.
Aſſez d'autres, ſans moi, ſerviront bien le Prince ;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une Province...
Serait-il une terre à vendre en ce canton ?

M. D'ORFEUIL.

Juſtement : j'en ſais une aſſez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achète. J'y prends une femme eſtimable,
D'une vertu ſolide & d'un eſprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en eſt.
J'aurai beaucoup d'enfans ; le grand nombre m'en plaît.
Le Ciel bénit toujours les nombreuſes familles.
Ma femme, c'eſt tout ſimple, élèvera les filles :
Mais les garçons n'auront de Précepteur que moi ;
C'eſt le plus doux plaiſir, c'eſt la première loi :
Je ſaurai démêler leur goût, leur caractère.
L'un ſera dans la Robe, & l'autre Militaire.
Ils me feront honneur. Que je ſuis fortuné !
(*A M. d'Orfeuil*).
Mon voiſin, vous ſerez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme :
Il pourrait épouſer la fille de Madame.
(*Il montre Mlle. d'Orfeuil*). (*A M. d'Orfeuil*).
Trop heureux ! Tous alors, nous ſerons vos enfans.
Vous ſourirez, mon père, à nos ſoins careſſans.

A cent ans, vous direz : » Je n'avois qu'une fille ;
» Et tout ce qui m'entoure, eſt pourtant ma famille «.
Voilà ce qui s'appelle un projet bien ſenſé.

VICTOR.

Mon Maître, finiſſant comme il a commencé,
Tout en parlant raiſon, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire & fait des Châteaux en Eſpagne.

Fin du cinquième & dernier Acte.

De l'Imprimerie de MOUTARD, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni. 1790.